

M. GOMEZ. Angel.
75, rue des Alpes.
74000 ANNECY.
Section E.B.R.O.

(33) 1a

Récit correspondant aux
trois questions posées.

Pourquoi suis-je monté au Plateau?

En tant que Républicain espagnol, j'étais bien conscient que la lutte n'était pas terminée, ni pour moi, ni pour un groupe important de mes compatriotes espagnols. En luttant pour la libération de la France, nous combattons aussi pour la liberté.

C'est pourquoi, dès que nous avons pris contact avec l'organisation de la Résistance d'Annecy A.S., nous avons commencé à nous organiser entre Espagnols. Ainsi, fut créé le premier groupe armé au Haut Baxon, contrôlé par l'organisation de La A.S.

Lors des événements des glacières, j'appartenais au groupe "Navarro" qui était à Naves-Parmelan, dans un chalet situé à vingt minutes de marche du village dont le propriétaire était la famille Sadagani. C'est ici que parvint l'ordre donné par l'organisation d'Annecy de nous préparer à monter au Plateau.

Tout se réalisa sans problème, comme il avait été prévu. Un camion nous transporta jusqu'à Usillon, puis nous montâmes à pied au Plateau de Champ

Laïtiek. Le soir même, nous avons occupé le chalet des Eaux et Forêts. Nous avions la consigne d'attendre là, jusqu'à ce que deux personnes viennent nous chercher. Je ne me souviens pas très bien de la date, mais je pense que le jour suivant, un groupe armé, équipé de skis, arriva près du chalet, mais ignorant son identité, nous les avons maintenus à distance, en tirant quelques rafales de fusil-mitrailleur. Tout retourna rapidement dans l'ordre. Deux hommes s'avancèrent vers nous et s'excusèrent de s'être présentés en groupe et non à deux, comme il avait été initialement prévu. Nous avons traversé, tous ensemble, la montagne et sommes arrivés à Ghuères. Le groupe "Navarro" fut placé dans un chalet à l'écart des autres espagnols, mais dans le même secteur, le secteur du Petit Bornand.

Vie au Plateau.

La vie fut sensiblement la même que celle de mes camarades : gardes, courses, entretien des armes, etc...

J'ai participé à différentes missions ordonnées par le chef de secteur.

La mission que je considère comme la plus importante et que je n'oublierai

malheureusement jamais, fut la nuit de l'expédition à Entremont où nous avons perdu notre chef : Tom Morel.

Nous avions, nous Espagnols, la mission de protéger nos camarades qui opéraient à Entremont. Nous devions couper la route du Petit-Bornand - Entremont, pour empêcher les miliciens du Petit-Bornand de venir aider leurs amis G.M.R.

Au Petit-Bornand, nous étions séparés seulement de quelques mètres des miliciens, nous les entendions parler clairement entre-eux. Mon ami Pekea et moi, tous deux du groupe "Navarko", avions placé un F.M. face aux positions tenues par les miliciens. D'autres F.H. étaient en position le long du fleuve dans l'attente des miliciens. Après avoir entendu les premières rafales à Entremont, nous attendions la réaction de ces dernières. Ils se limitèrent à envoyer des signaux lumineux et rien d'autre.

La perte de Tom Morel fut un grand choc pour nous tous. Notre moral était au plus bas.

La création de la section Ebro.

On nous donna de nouvelles positions. Nous avons laissé nos chalets pour en occuper d'autres plus proches des positions que

nous avions à défendre, qui étaient les deux montées du Petit Bornand. La section Ebro se divisa donc en deux parties. La première demi-section fut commandée par Jueado et l'autre par le Capitaine Antonio.

Les premiers jours après notre arrivée nous avons commencé à préparer et fortifier notre position par des tranchées et des nids pour nos armes automatiques. Après avoir coupé des sapins, nous les avons mis en travers du chemin. Nous n'avons jamais été inquiétés sur nos nouvelles positions, à l'exception des dernières jours. L'aviation allemande et son artillerie nous ont bombardés et pilonnés jusqu'au 26 Mars 1944, date de notre retraite du Plateau.

Au soir du 26 Mars 1944, je ne sais plus exactement à quelle heure nous avons reçu l'ordre de nous replier à la Section Ebro où plus exactement à la demi-section dont je faisais partie et qui gardait l'un des chemins montant du Petit-Bornand. Nous avons quitté les chalets pour monter tranquillement et traverser le Plateau jusqu'au P.C. où un groupe très important, d'un effectif supérieur à une centaine, s'est formé. Nous nous sommes dirigés directement vers la Balme de They mais une avalanche coupait le chemin et nous a obligés à remonter vers l'arrière, traverser le Parmelan et redes-

ceindre par le Col du Perthuis qui domine Dingy. Le Capitaine Anjot faisait certainement partie de ce groupe, mais je ne l'ai pas vu à ce moment là. Je ne le revécus que plus tard aux environs de Naves.

Au col du Perthuis, l'ordre a été donné de se répartir par petits groupes et rejoindre chacun son magasin d'origine. Il commençait à se former des petits groupes qui allaient, chacun, choisir l'endroit qu'il connaissait et où il pouvait trouver des gens en mesure de l'aider.

C'est ainsi que nous avons formé un groupe de cinq Espagnols, qui connaissions Naves pour y avoir vécu dans un chalet avant de monter au Plateau, sous le nom de "Groupe Navarre". C'était un chalet qui appartenait aux époux Sadaoui et qui portait le nom de "Chalet le Clou".

Du Col du Perthuis, nous sommes descendus en direction de Dingy et, en suivant le couvert des bois, nous nous sommes dirigés vers Naves. Notre groupe de cinq Espagnols était suivi d'un groupe de quatre Français: Lacombe, l'ancien chef de gare d'Anney qui portait un fusil, se sépara du groupe et nous quitta pour se réfugier chez une de ses connaissances habitant dans une ferme près de Dingy. A son départ restaient: Dancet, Vitipon

et le Capitaine Anjot, plus les cinq Espagnols. Quand nous sommes arrivés à environ 150 mètres du chalet Sadagou, nous Espagnols, nous étions à une vingtaine de mètres devant les Français. Le Capitaine Anjot fermait la marche.

Mes camarades Espagnols ont alors dit qu'ils voulaient se reposer dans le chalet. Nous étions très fatigués et trempés par notre longue marche de toute la nuit dans la neige. Je leur dis que je n'irais pas au chalet, car je ne trouvais pas très prudent de retourner dans un lieu qui était antérieurement occupé par le maquis, les Allemands peuvent avoir obtenu des renseignements et avoir placé sous surveillance les refuges où les maquisards se seraient tentés de revenir. Je me suis donc arrêté dans le pré où la neige avait disparu par endroits, pendant que mes camarades continuaient leur marche vers le chalet. Les trois Français m'ont rejoint et, au passage, le Capitaine Anjot m'a demandé - ce sont ses mots exacts que j'ai toujours gardés en mémoire : " Alors, vous n'allez pas plus loin ? ". Je lui ai répondu : " Non, mon capitaine, pour le moment, je reste ici, on verra bien après. " Il me répondit : " Bon, bon, bonne chance ! ". Je crois bien que je suis le dernier rescapé auquel le Capitaine Anjot ait parlé.

Je me suis alors assis à la lisière du bois,

là où il n'y avait pas de neige. Je me suis enveloppé dans ma couverture, en disposant à côté de moi la sacoche, la mitraillette, les chargeurs. J'ai gardé sur moi, accrochées à la ceinture, trois grenades et un pistolet "Col" fabriqué en Argentine que j'avais attaché avec une corde de parachute. J'ai fermé les yeux et, écrasé de fatigue, j'ai dû m'endormir.

J'ai été brusquement réveillé par le bruit de rafales d'armes automatiques et, l'espace d'un éclair, j'ai vu surgir du petit bois, à une trentaine de mètres, un casque, tandis qu'une volée de balles tombait à côté de moi. Le terrain présente un dos d'âne à cet endroit et c'est ce qui m'a sauvé. J'ai aussitôt bondi dans le bois pour m'y camoufler. Il devait être aux environs de 15 heures. Je pense que les trois Français sont entendus, comme les Espagnols, dans le chalet pour s'y reposer ou y attendre la nuit et que les Allemands sont arrivés pour les surprendre. Quand ils les ont entendus, ils ont dû sortir du chalet et se faire abattre par les Allemands.

Il y a trois raisons parce que je dis cela

- 1) j'ai entendu les rafales - de nombreuses rafales - groupées en un court laps de temps. S'ils étaient tombés dans une embuscade, comme il y avait deux groupes - les Espagnols devant, les Français

deuxième - il y aurait eu beaucoup plus de coups de feu.

2) Entre le moment où le Capitaine Augot m'a dit, en passant, "Bonne chance" et le moment où j'ai entendu la fusillade, il s'est passé un certain temps. Il ne fallait pas tant ce temps pour franchir la centaine de mètres qui nous séparait du chalet. Ils sont donc bien rentrés dans la grange.

3) Les trois Français et les deux Espagnols dont j'ai vu les corps, ont été tués en même temps et au même endroit - où s'élève le monument. Ils s'étaient donc rejoints.

Mais alors, pourquoi lit-on le nom de deux espagnols sur le monument ?

Le corps du troisième espagnol Manuel Cortés MORALEDA a été découvert en face de la femme des Aveillons, selon une déclaration des habitants de Navas s'occupant de la Résistance. Il avait été blessé au ventre, dans ou près du chalet, en même temps que ses cinq camarades. Il avait pu rejoindre la femme des Aveillons. Lorsque la vieille Aveillon est montée de Navas elle l'a trouvé couché dans son lit. Corps lui a demandé l'aide d'un docteur. Je n'ai pas ce qui a pris aux Aveillons. Au moment où, avant de monter à Glicères, nous étions à la femme, nous leur avions coupé du bois, descendu du bois, rendu

différents services, offert à manger, nous les avons reçus certains dimanches... Au lieu de porter secours à corps, la vieille femme l'a flanqué dehors. Il se réfugia dans la grange, dans le foin où étaient les vaches. Le lendemain matin, vers 5 heures, en allant soigner les vaches, les Auxillon l'ont découvert. Ils l'ont sorti de la grange et tué à coups de pioche et de bâton... (toujours selon les témoignages des habitants de Naves.)

Après la découverte des corps, aux environs de 2 heures, 2 heures 30, j'ai pu constater qu'un des Espagnols avait la tête à moitié emportée par une rafale. Le Capitaine Anjot avait la poitrine couverte de sang. Je ne peux affirmer si les balles étaient rentrées par derrière et ressorties par devant, mais il était couché sur le dos et c'est de sa poitrine ensanguinée dont je me souviens. Je n'ai pas trop regardé les autres parce que je ne voulais pas m'éterniser. J'ai reculé à nouveau. J'avais, depuis le départ du Plateau, l'idée très précise d'aller rejoindre une baraque appartenant à des ~~bûcherons~~^{bûcherons} qui se trouvait au Mont Baron. Je la connaissais très bien pour y avoir vécu six mois auparavant, dans ~~la~~ la montagne du Mont Baron je pensais qu'elle ne devait pas avoir été repérée par les états majors allemands j'y connaissais, en outre, les gens qui aidèrent le maquis. D'ailleurs, les com-
ma-

Rades espagnols de mon groupe avaient la même intention.

J'ai essayé de sortir tout doucement par le village de Nâves. Impossible. J'ai essayé en direction d'Aviekmor. Impossible. Je suis encore resté au moins deux bonnes heures sans savoir que faire. J'ai enfin découvert un ruisseau où grâce au dégel, il y avait suffisamment d'eau pour étouffer mes pas. J'ai traversé la route et deux cents mètres plus bas, j'ai sauté dans les draps. J'ai contourné Nâves, derrière le cimelière, pour arriver à la ferme des Parisset. A cette ferme, j'ai obtenu de précieux renseignements. Il me manquait deux principaux obstacles à franchir: le premier était de traverser le Fier, car le pont était gardé, le deuxième était la route qui menait de "Sur les Bois" à Thônes. Pour traverser le Fier que je fis en nageant et marchant, je me suis débarrassé du pistolet et des trois grenades que j'avais pu sauver de Nâves. Il devait être à ce moment là, deux heures du matin. Trempe jusqu'au os, j'ai grimpé jusqu'à la route de Sur les Bois-Thônes. J'y suis resté caché pour surveiller les mouvements des Allemands, parce qu'ils avaient installé des barrages tous les 150 mètres qui étaient rendus visibles par une petite lumière rouge et par deux Allemands qui faisaient le va-et-vient.

Quand les deux Allemands sont passés devant
 moi et se sont éloignés, j'ai traversé la
 route et je me suis enfoncé dans la mon-
 tagne du Mt. Bacon. A environ 200 mètres,
 à l'intérieur, je me suis reposé, sous des
 sapins, jusqu'à l'aube. A partir de là, j'ai
 commencé la marche qui devait me mener
 à mon point final, la baraque des bûcherons.
 La neige du Mt. Bacon était molle et
 j'avais de très grandes difficultés à mar-
 cher. C'est vers 17 heures, 17 heures 30, que
 j'ai pu arriver près de la baraque. Il y a-
 vait à l'intérieur une personne qui m'avait
 vu arriver et avait commencé à courir
 pour s'échapper. Mais elle s'était rendue
 compte à mon approche que je n'étais pas
 un milicien, comme elle l'avait imaginé.
 Cette personne s'appelait Pierre Velu et habi-
 tait à Neulha St. Bernard. Il m'a aidé dans
 mes derniers pas. Il ne donna à manger.
 Il me tint compagnie pendant une heure
 et demie et resta chez lui. Je restai seul
 dans la baraque où je dormis d'une traite
 toute la nuit. Le lendemain matin, Roger
 Paris d'Alex, beau-frère de Pierre Velu, m'ap-
 porta à manger. Je suis resté seul, à cet
 endroit, pendant une semaine. Un groupe
 de six espagnols rescapés (parmi eux José
 Caballero) dirigés par les paysans d'Alex
 m'ont rejoint. C'est là que nous
 avons formé un groupe de sept rescapés,
 totalement désarmés.

Dès que les Allemands ont quitté leur position

Le long du fleuve, devant Alex, trois jours après nous avons préparé une expédition de quatre personnes, Roger Paris, Pierre Velle, un dard je ne me souviens plus du nom et moi, nous sommes montés par la Balme de Thuy pour arriver au début du plateau.

Nous y avons récupéré 3 F.M., 4 mitraillettes, des mousquetons, des charges pleines de munitions et le grand Drapeau du Plateau qui était plié dans une musette. Nous sommes descendus à Alex très chargés et nous avons remonté tout ce matériel jusqu'à notre base que. Après le nettoyage des armes, nous avons découpé un bidon d'huile, l'avons nettoyé et mis à l'intérieur le Drapeau pour le conserver à l'abri des rats.

Nous avons caché le tout sous un tas de branches, provenant de la coupe de bois. Nous avons quitté la montagne pour rejoindre les autres espagnols. Nous avons emporté quelques armes. Les armes restantes et le Drapeau furent cachés sur place. Après la libération, je suis retourné à Alex pour les récupérer, mais le Drapeau avait servi pour couvrir le corps d'un résistant tué un jour avant la libération d'Anney. Le Drapeau avait disparu à jamais.